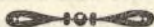


MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — VOYAGE D'UNE FEMME AU POLE ARCTIQUE, par madame BIARD (suite et fin). — JUGEMENT ET MORT DE MARIE STUART, par M. MIGNET (1^{re} partie). — EXPOSITION DE FLEURS. — REVUE MUSICALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Quel art merveilleux ont les demoiselles Romain pour coiffer les jolies têtes ! Hier c'étaient les capotes dentelle et taffetas dans toutes leurs fantaisies ; aujourd'hui ce sont les chapeaux de paille dans toutes leurs diversités, depuis le chapeau de paille de riz le plus habillé jusqu'à la grosse paille qu'on met pour les courses du matin ou pour se promener à la campagne. Nous avons vu chez les demoiselles Romain des chapeaux en paille de riz et blonde d'une structure aérienne incomparable : la blonde alternait ses réseaux aux bandes de la blanche paille, et sur la passe du chapeau ainsi composé était jetée soit une branche de prunes sauvages, soit un raisin blanc à graines allongées et à feuillage sombre, soit une plante d'eau à grappes pendantes ; dans les tours de tête touffus, les petites fleurs se pressaient à travers un labyrinthe de blonde disposées avec un art merveilleux. Les fins chapeaux de paille d'Italie étaient ceints d'une couronne de roses blanches teintées de la même couleur que la paille ; et sur les chapeaux de paille à jour, merveilleux treillis, les magnifiques rubans se groupaient en nœuds ou en torsades. Les demoiselles Romain ont adopté le bord de velours noir pour presque tous leurs chapeaux d'été, ce qui sied à merveille au teint et fait ressortir les auréoles de blonde avec plus de netteté. Nous l'avons remarqué d'autres fois, aucune modiste n'exécute un chapeau avec autant de précision et de fraîcheur que les demoiselles Romain.

La maison Couchonnal vient de mettre en vente des mantelets d'un travail merveilleux et dans lesquels la distinction s'allie à la richesse. Le fond des mantelets

est formé par un taffetas noir ou blanc brodé à point de chaînette et découpé à jour ; cela produit l'effet de la plus précieuse guipure et a incontestablement bien plus de solidité. Nous avons vu un mantelet blanc ainsi brodé d'un dessin mosaïque et un noir de grecques redoublées ; le blanc était garni d'un magnifique effilé et le noir d'une haute guipure. Deux autres mantelets de la maison Couchonnal nous ont aussi paru dignes d'être signalés à nos élégantes : l'un, noir, avait un fond de gros des Indes tout semé de broderies au plumetis rehaussées de jais. Deux rangs de haute dentelle garnissaient ce mantelet. L'autre, plus simple, se composait de ruches de ruban de gaze noire de quinze centimètres de haut qui, jointes ensemble, formaient un fond très-coquet et très-nouveau ; la garniture de ce dernier mantelet était une frange de quarante centimètres de haut très-ouvragée.

Les beaux jours ont fait reparaitre chez madame Célestine Quillet les robes printanières les plus légères ; nous en avons vu deux du meilleur goût en mousseline à dispositions : une fond blanc à petits carreaux bleus avait sur ses trois volants des guirlandes de volubilis fleurs et feuillage bleus ; le corsage était ouvert avec basques garnies de petits volants ; les manches étaient garnies de trois volants alternés de bouillons avec des nœuds de ruban de taffetas bleu et blanc à la saignée ; les mêmes nœuds étaient posés sous le bras à la jointure des basques. L'autre robe en mousseline blanche à dispositions roses était faite absolument de même, seulement un ruban assorti à celui des nœuds des manches et des basques passait en bretelles sur le corsage et en plus grand formait un nœud derrière la taille, comme dans la robe verte de la gravure de ce numéro. Les robes de foulard ont cette année-ci les dessins les plus variés ; madame Célestine Quillet en a fait une fond blanc avec une grande branche de chêne couleur bois et rose d'un charmant effet ; la branche allait en montant et s'amointrissait par intervalles égaux. Cette robe, négligé quoique élégante, était faite plate, boutonnée en forme de gilet ; un petit paletot du même flottait par-dessus et était garni tout autour d'une ruche de ruban taffetas fond blanc à dessin couleur de bois et rose.

L'autre jour par un temps frais l'impératrice se promenait au bois de Boulogne, et comme elle était descendue de voiture et longeait les allées, nous avons pu

voir tous les détails de sa charmante toilette : sa robe était en taffetas feutre avec trois volants à dispositions blanches, et au bord de chaque volant était posée une dentelle noire de trois centimètres de haut et une blonde blanche de même hauteur. Mêmes garnitures et mêmes dispositions aux basques et aux manches. Le fichu et les manches de dessous étaient en point d'Angleterre. La taille était couverte d'un mantelet de velours noir garni d'une haute dentelle de Chantilly très-fine et à dessins légers. Le chapeau était en paille de riz orné d'une couronne de roses de mai, de bandes de velours et de dentelle noire. Une petite voilette de point d'Angleterre à pois préservait le visage sans le cacher. Le dessous de tête se composait de blonde, de roses et de velours noir.

Le *Sablier*, ce magasin de deuil où la foule se presse, car la mort renouvelle sans cesse la nécessité des vêtements noirs et gris, le *Sablier* vient de mettre en vente des mousselines de Chine, des bengalines, des foulards poil de chèvre et des popelines de Paris rayées, qui sont autant de nouveautés; les mantelets d'alpaga indispensables dans un grand deuil, les manches de tulle et de crêpe noir soutachées, sont aussi parmi les spécialités du *Sablier*, ainsi que les élégantes capotes de crêpe noir, gris et blanc chaque jour renouvelées.

Il y a eu concert à l'hôtel de ville, les invitations étaient peu nombreuses et choisies, seulement huit cents! Les toilettes tenaient du printemps, tulle, mousseline, tarlatane, rubans de gaze de la maison Audoyer; fleurs, herbes marines, feuillages, fruits de chez madame Tilman, disposés en couronnes et en garnitures de robes. On voyait que toutes les toilettes avaient été renouvelées, et que celles qui s'étaient montrées l'hiver n'avaient pas osé reparaitre.

On avait parlé d'un voyage en France de la reine d'Angleterre, ce qui aurait donné lieu à des fêtes brillantes; mais il paraît que Sa Majesté Britannique ne viendra pas, elle s'est contentée d'assister au bal de notre ambassadeur à Londres : ce qui équivaut à une visite à la France.

Nous engageons dernièrement nos lectrices à se pourvoir à la librairie Charpentier de tous les livres qui manquent à leur bibliothèque d'ébène sculptée par Krieger, meuble indispensable d'un *parloir* fashionable. On vient de mettre en vente à cette librairie l'*Histoire de Marie Stuart* par M. Mignet, dont nous donnons un magnifique fragment dans notre numéro de ce jour; mais c'est le livre entier qu'il faut lire, et que toutes nos abonnées voudront avoir; jamais narration plus éloquent appuée sur des documents plus curieux et plus rares! là se retrouvent les poésies et les lettres de Marie Stuart; M. Mignet nous montre cette figure passionnée et attachante depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, et nous la suivons pas à pas dans l'histoire avec un intérêt qu'aucun drame fictif et qu'aucun roman n'ont jamais éveillé. Marie Stuart est un beau livre naturellement destiné aux femmes, car aucune femme

n'eut un cœur plus féminin que cette malheureuse reine.

M. Mignet nous conduit tout naturellement à parler de l'Académie française, qui vient de faire deux élections la semaine passée. Sont-ce des poètes, sont-ce des littérateurs qu'elle a élus? Point; c'est un évêque et un journaliste! On s'étonne de pareilles nominations, lorsqu'il y a en dehors de l'Académie des poètes tels qu'Auguste Barbier, l'auteur des *Iambes* et de *la Curée*. Treize voix, parmi lesquelles on cite celle de M. Alfred de Vigny et celle de M. Alfred de Musset, ont protesté contre l'étrange choix de l'Académie. Et maintenant, quand viendront les séances de réception, il faudra vous parer, mesdames, pour aller entendre les récipiendaires, et, au lieu d'applaudir à quelque écrivain éloquent dont les livres vous ont émues, vous aurez tour à tour en face de vous l'évêque qui a tonné contre vos parures dans ses mandements, et l'homme politique dont la polémique vous a laissées indifférentes. Honneur aux poètes! ils s'aiment et se soutiennent entre eux, et pour récompense ils sont aimés des femmes. On se souvient encore de la foule de charmants visages qui souriaient comme un parterre fleuri aux réceptions de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny et d'Alfred de Musset. Mais vous verrez que les femmes boudront aux nouveaux élus et n'iront point les entendre; elles prendront leur revanche quand M. Auguste Barbier deviendra un des quarante.

Détails du Dessin.

TOILETTE DE FEMME — Robe de taffetas vert avec trois volants à disposition noire et blanche; le corsage est garni d'un ruban pareil à la disposition. — Chapeau en blonde et taffetas rose orné de plumes roses et blanches frisées.

TOILETTES D'ENFANT. — *Toilette de petite fille.* — Robe de popeline rose; la jupe à trois plis formant trois tuniques; le corsage, les basques et les manches sont brodés et soutachés de noir. — Fichu, manches et pantalon en batiste brodée au plumetis. — Brodequins en satin de laine gris à bouts vernis. — Capote en taffetas blanc avec ornements de paille.

Toilette de petit garçon. — Blouse en nankin brodée et soutachée de blanc. — Col et pantalon en jaconas brodé. — Brodequins en nankin à bouts vernis. — Chapeau de paille d'Italie avec une plume blanche, ruban de taffetas blanc et ganse de passementerie bleue.



VOYAGE D'UNE FEMME AU POLE ARCTIQUE

SUÈDE ET NORVÈGE.

(SUITE ET FIN.)

A Fagstuen on en a fini avec les escarpements; jusqu'à Jerkind, on n'a à traverser qu'un plateau large d'une dizaine de lieues. A peine a-t-on quitté le *gaard*, on ne voit plus devant soi qu'une immense plaine. Nous fîmes ce trajet avec une rapidité magique; les chevaux de Fagstuen, excités par un long repos, s'emportèrent et prirent une allure effrénée. A notre gauche s'étendait un lac immense encore glacé; à notre droite la plaine de neige déroulait à perte de vue ses ondulations imperceptibles et son implacable blancheur; des poteaux destinés à fixer les limites du chemin rompaient seuls de loin en loin la rigidité de la ligne de l'horizon; ces poteaux, peints en rouge et surmontés d'une barre transversale, avaient l'apparence sinistre de potences. Nous courions avec une légèreté de fantômes à travers cet étrange pays, changeant de place sans changer d'horizon, ce qui donnait à notre course une apparence surnaturelle. Je ne pouvais me lasser de regarder autour de moi, et je voyais toujours la neige, toujours les eaux immobiles du lac, toujours les poteaux couleur de sang. Peu à peu cet espèce d'enfer glacé s'anima; je vis du feu sortir de dessous les pieds des chevaux; les poteaux remuèrent lentement leurs grands bras et s'approchèrent de la voiture; de grandes chouettes blanches volèrent près de mon visage, me regardant avec leurs horribles yeux fixes et presque humains, en poussant des cris d'enfant qu'on égorge; une terreur invincible s'empara de moi; je restai immobile, silencieuse, les yeux grand ouverts, la poitrine oppressée, ne sachant si je rêvais, si je vivais, ou si j'étais transportée hors du monde réel.

A six heures du matin j'arrivai à Jerkind; on me porta dans un lit; j'avais une fièvre ardente et un délire complet. Jerkind est un *gaard* considérable et riche; il sert de point de ralliement aux rares voyageurs qui entreprennent l'ascension du Snahatten (chapeau de neige), un des pics les plus élevés du Dovre-Field. Les habitants de Jerkind, à force d'industrie intelligente, sont parvenus à établir dans ce lieu privé de toute espèce de ressources, un campement presque confortable; leur petite colonie, séparée du reste du monde, a une physionomie laborieuse, active et heureuse, qui réjouit le voyageur attristé par les sombres aspects du pays environnant.

Un hasard malencontreux avait amené à Jerkind, quelques heures avant nous, un pasteur protestant qui allait prendre possession d'une petite paroisse près de

Drontheim; ce pasteur était accompagné de sa famille, savoir : sa femme et onze enfants, dont les âges rapprochés rendaient difficile à comprendre leur commune origine, et dont les chevelures avaient comme pris à tâche de représenter toutes les nuances possibles du blond, en commençant par la filasse la plus argentée, pour arriver à l'acajou le plus foncé. Cette nichée de têtes dorées avait envahi tous les oreillers de la maison, et la bonne hôtesse de Jerkind eut grand-peine à m'organiser un lit dans un cellier obscur. On put à peine m'y laisser quelques heures; dès que le repos eut calmé ma fièvre de fatigue, il fallut repartir; je me levai encore très-endolorie, et, tandis qu'on attelait, je visitai le *gaard*; j'arrivai ainsi dans une grande pièce, garde-robe commune à tous les habitants. Dans cette espèce de friperie, où les bas s'alignaient près des chapeaux, où les culottes se mêlaient aux robes, le tout étendu sur des cordes se croisant en tous sens, je fis choix de deux costumes de fête complets de paysans norvégiens. L'hôtesse consentit à me les vendre. L'habillement de l'homme est d'un Louis XV pur : grand habit à boutons brillants, culotte de peau piquée, gilet long à fleurs brodées, bas chinés, souliers à boucles et large chapeau de feutre.

Le costume de femme ne ressemble pas du tout au Pompadour, pendant naturel de ce gentilhomme de 1755. C'est une longue et étroite jupe de drap vert avec des fleurs brodées en laine de couleurs vives; un bonnet toquet en soie noire brochée de vert, garni d'une dentelle d'argent, et par complément une pièce d'estomac en drap rouge sur laquelle on a attaché sans ordre du clinquant d'or et d'argent, des perles de verre, et quantité de bouffettes de petits rubans bariolés, le tout entouré, comme le toquet, d'une assez haute dentelle de fil d'argent. Cet accessoire de la toilette, quoique fort baroque, produit un très-joli effet sur ce costume de nuances sombres.

Je fis emballer soigneusement mes deux déguisements et j'y joignis trois peaux de loup blanc, produits de la chasse du fils de la maison, qui me les céda pour trente-cinq francs. Quelque connu que soit le loup blanc en France, il s'y vendrait plus cher.

Encore un peu étourdie par la fièvre, je fis, je ne sais trop comment, la route jusqu'à Kongswold; il me sembla seulement que nous tournions indéfiniment dans une plaine rousse et aride. A Kongswold point de chevaux, par extraordinaire une maison sale, puis des enfants criillant autour de nous, et mon cocher vociférant contre le paysan qui refusait de se déranger pour aller chercher ses bêtes, sous prétexte qu'elles étaient trop loin; c'était plus qu'il n'en fallait pour me faire fuir. Je laissai mes gens s'enrouer à l'envi et je fis quelques pas aux alentours du *gaard*. Malgré mon malaise et mon humeur, je restai frappée de la beauté neuve, farouché, abrupte du vallon de Kongswold. La maison est posée au pied d'une demi-lune de montagnes hérissées de rochers bizarres, au milieu desquels des-

cendent, se heurtent et s'entre-croisent une innombrable quantité de cascades; une d'elles, large comme une rivière et violente comme un torrent, jaillit du sommet, arrache à chacun de ses bords quelque fragment du rocher, puis se précipite avec une incroyable furie dans un pli du vallon, où elle disparaît sans qu'on puisse s'expliquer comment. Je commençai par admirer; puis, savez-vous l'effet que cela me produisit? je m'endormis. Étendue sur la pierre humide, couverte par la froide vapeur de l'eau, bercée par ce tonnerre, je goûtai là quatre heures du repos le plus profond, et j'y dormirais, je crois, encore si, les chevaux étant arrivés, on ne m'avait enfin découverte dans la retraite que j'osais partager avec une énorme grenouille, aux yeux calmes, naïade de la cascade, tout étonnée de recevoir une mortelle.

.....
M^{me} BIARD (LOUISE D'AUNET).
.....

JUGEMENT ET MORT DE MARIE STUART¹.

Le 14 octobre au matin (1586), suivie d'un détachement de hallebardiers, et appuyée sur le bras de son maître d'hôtel, sir André Melvil, et de son médecin Bourgoïn, car elle avait beaucoup de peine à marcher, elle descendit dans la grande salle de Fotheringay, où siégeaient les commissaires formés en tribunal. Au fond de cette salle, sous un dais que surmontaient les seules armes d'Angleterre, s'élevait un fauteuil qui était réservé pour la reine Élisabeth absente et qui resta vide. De chaque côté du dais étaient placés, dans un ordre conforme à leur dignité, les divers commissaires : à droite, le lord chancelier Bromley, le lord grand trésorier Burghley, les comtes d'Oxford, de Kent, de Derby, de Worcester, de Rutland, de Cumberland, de Warwick, de Pembroke, de Lincoln, et le vicomte Montagu; à gauche, les lords Abergavenny, Zouch, Morley, Stafford, Grey, Lumley, et d'autres pairs ayant auprès d'eux les lords du conseil privé, Crofts, Hatton, Walsingham, Sadler, Mildmay et Paulet. Un peu en avant se trouvaient, à droite les grands juges d'Angleterre et le premier baron de la cour de l'échiquier, et à gauche les autres juges et barons avec deux docteurs de la loi civile. Au milieu étaient rangés, autour d'une table, l'attorney général de la reine Popham, son solliciteur Egerton, son sergent es lois Gawdy, et le clerc

¹ Nous empruntons à la magnifique HISTOIRE DE MARIE STUART, que M. Mignet vient de publier chez le libraire Charpentier, les pages suivantes, qui pénétreront d'admiration et d'attendrissement nos lectrices.

de la couronne Thomas Powell, avec deux greffiers pour écrire les procès-verbaux. Quelques gentilshommes du voisinage, admis à l'audience, se tenaient à la barre.

Lorsque Marie Stuart parut devant cette imposante assemblée, elle s'inclina vers les lords avec une grande dignité. Conduite jusqu'au siège de velours qui avait été préparé pour elle, et voyant qu'il n'avait pas été mis sous le dais, mais plus bas, elle parut sentir cette humiliation, et dit fièrement : « Je suis reine, j'ai été mariée à un roi de France, et ma place devrait être là. » Elle promena ensuite un triste regard sur cette grave réunion de lords, d'hommes d'État, de jurisconsultes, et ajouta avant de s'asseoir : « Hélas ! il y a ici un grand nombre de conseillers, et pourtant pas un seul n'est pour moi. »

Le chancelier Bromley, se levant alors, exposa les raisons qui avaient décidé la reine d'Angleterre à mettre en jugement la reine d'Écosse, et déclara que, si elle ne l'eût pas fait, elle aurait mérité qu'on l'accusât de négliger la cause de Dieu et de porter en vain l'épée de la justice. Le clerc de la couronne donna ensuite lecture de la commission qui instituait le tribunal. Après l'avoir entendue, Marie Stuart prit la parole, et rappela l'inique indignité des traitements qu'elle avait subis en Angleterre, où elle s'était présentée en amie et en suppliante, et où elle avait été retenue prisonnière. Elle dit aux membres de la haute cour qu'elle ne reconnaissait point la validité de la commission en vertu de laquelle ils prétendaient la juger; que, princesse libre et reine ointe, elle ne relevait de personne, si ce n'est de Dieu. Elle ajouta qu'elle ne leur répondrait que sous la réserve de cette protestation. Le lord trésorier Burghley lui répliqua que quiconque était dans le royaume se trouvait soumis à ses lois, contre lesquelles elle ne devait pas parler, et selon lesquelles ils allaient la juger.

Le sergent de la couronne Gawdy, entrant dans le récit du dernier complot, soutint que Marie Stuart avait pris part non-seulement au projet d'invasion du royaume, mais encore au projet d'assassinat dirigé contre Élisabeth, qu'elle avait connu, approuvé, encouragé. Les lettres de Morgan, de Paget, de Mendoza, de l'archevêque de Glasgow, d'Engelsfield, du docteur Lewis, du docteur Allen, les siennes, les confessions de Babington et des autres conjurés, dont les copies certifiées étaient sur la table des gens de la reine en même temps que les aveux écrits de Nau et de Curle, furent présentés comme les preuves de sa double complicité. Marie Stuart nia d'abord toute espèce de relation avec Babington. Elle déclara qu'elle ne l'avait jamais vu, qu'il ne lui avait jamais écrit, qu'elle ne lui avait jamais répondu. Elle demanda comment, si les lettres de Babington étaient réelles, on pouvait prouver qu'elles les eût reçues, et qu'on montrât, si l'on soutenait qu'elle lui avait répondu, ses propres lettres.

Sur cela on lut, mais en copie seulement, la longue lettre du 6 juillet, dans laquelle Babington lui avait communiqué le but du complot et ses moyens d'exécution, et aussi la lettre du 17 juillet, que, suivant l'accusation, elle avait adressée à Babington pour l'entretenir dans son dessein. Après avoir également donné connaissance des confessions écrites de Babington, de Tichbourne, de Ballard et de Donn, l'attorney général, ainsi que le lord trésorier, prétendirent qu'il n'y avait rien de plus clair et de moins contestable que l'adhésion donnée au complot par la reine d'Écosse. Sans aucune hésitation et avec la plus grande vivacité, Marie Stuart répliqua que cette prétendue évidence ne reposait que sur des copies de pièces dont on ne montrait pas les originaux, et sur des ouï-dire de gens qu'elle n'avait jamais vus. Qu'on produisit, dit-elle, les originaux s'ils existaient, et alors elle examinerait et discuterait. En attendant qu'on le fit, elle déclara protester solennellement contre les imputations dont elle était l'objet. « Je ne nie pas, ajouta-t-elle en soupirant, d'avoir désiré la liberté et d'avoir travaillé sérieusement à la recouvrer. La nature m'a forcée d'agir ainsi; mais je prends Dieu à témoin de n'avoir jamais conspiré contre la vie de la reine d'Angleterre et de n'avoir jamais consenti à ce qu'on conspirât contre elle. J'avoue que j'ai écrit à mes amis et que j'ai sollicité leur assistance pour me tirer des misérables prisons où depuis dix-neuf ans on me retient captive. Je confesse encore que j'ai écrit souvent en faveur des catholiques persécutés, et que si j'avais pu les délivrer de leur oppression en versant mon propre sang, je l'aurais fait. Mais les lettres qu'on produit contre moi, je ne les ai pas écrites, et je ne saurais répondre des dangereux desseins de gens poussés au désespoir, et que je ne connais pas.

L'habileté avec laquelle Marie Stuart se défendit, en saisissant le côté attaquant des preuves fournies contre elle, décida le lord trésorier Burghley à lui répliquer. Il fit l'histoire du complot, en s'appuyant sur les lettres qui pouvaient le moins être contestées; exposa, d'après les déclarations de Nau et de Curle, comment Marie Stuart procédait dans sa correspondance secrète, et de quelle manière elle avait répondu à Babington, affirma la réalité de la lettre que Nau et Curle convenaient d'avoir envoyée, que Babington avouait avoir reçue, que Tichbourne, Ballard et Donn avaient connue, qui était écrite avec le chiffre trouvé dans ses papiers et chez Babington; il soutint que la complicité de Marie résultait du contenu même de cette lettre, entièrement conforme à la confession de Babington, aux témoignages de Nau et de Curle, attestant à la fois la connaissance qu'elle avait eue du complot, et l'approbation qu'elle y avait donnée. L'argumentation serrée du lord trésorier n'embarrassa point l'esprit courageux de la reine d'Écosse.

Peu lui importait, répondit-elle, ce qu'avait déclaré Babington. Elle l'ignorait, et elle ne saurait dire si ce

qu'on présentait comme sa confession était ou non de son écriture. Pourquoi ne l'avait-on pas confronté avec elle avant de le faire mourir? C'était le moyen de connaître la vérité. Est-ce qu'on ne voulait pas qu'elle se fît jour? Il en était de même de ses deux secrétaires Nau et Curle. Sans doute ils vivaient encore; que n'étaient-ils là pour voir s'ils oseraient soutenir devant elle ce qu'ils avaient avancé hors de sa présence? Curle était un homme simple mais honnête, elle n'en doutait pas. Nau était un homme plus habile, doué de beaucoup de talent; mais, bien qu'il eût été secrétaire du cardinal de Lorraine et qu'il lui eût été recommandé par le roi de France, elle n'était pas certaine que la crainte d'un danger et l'espoir d'une récompense ne l'eussent pas entraîné à faire contre elle une déposition fausse à laquelle il aurait associé Curle, dont il disposait comme il voulait. Ses secrétaires, il est vrai, écrivaient ses lettres et les mettaient en chiffres; mais elle n'était nullement assurée qu'ils n'y eussent inséré des choses qu'elle n'avait point dictées. N'était-il pas possible qu'ils eussent reçu des lettres pour elle sans les lui remettre, et qu'ils en eussent envoyé d'autres en son nom et avec ses chiffres sans les lui faire voir? « Et dois-je, moi, une reine, ajoutait-elle avec autant de force que de dignité, dois-je être jugée coupable sur des preuves de cette espèce? N'est-il pas manifeste que la majesté et la sécurité des princes ne signifient plus rien s'ils doivent dépendre des écrits et du témoignage de leurs secrétaires? Je réclame le privilège de n'être jugée que sur mes propres paroles et sur mes propres écrits, et je suis sûre qu'on n'en trouvera point contre moi. »

Dans le cours de ce débat, Marie se plaignit vivement et à plusieurs reprises de ce qu'elle ne pouvait pas recourir à ses papiers, qui lui avaient été enlevés. Elle sembla même porter contre Walsingham la grave accusation d'avoir altéré ses chiffres, accusation que les défenseurs de cette reine infortunée font peser encore après trois cents ans sur la mémoire du secrétaire peu scrupuleux d'Élisabeth. « Quelle sûreté ai-je, dit-elle en se tournant vers lui, que ce soient mes chiffres? » Et l'apostrophant avec véhémence : « Croyez-vous, monsieur le secrétaire, ajouta-t-elle, que je n'ai pas connu les manéges que vous avez employés contre moi avec tant de ruse? Vos espions m'ont entourée de tous les côtés, mais vous ne savez peut-être pas que quelques-uns d'entre eux ont fait de fausses dépositions et m'en ont informée. Et, s'ils ont agi de cette manière, continua-t-elle en s'adressant à toute l'assemblée, comment pourrais-je être sûre que lui n'ait pas contre-fait mes chiffres pour me faire condamner à mort? n'a-t-il pas déjà conduit de sourdes trames contre ma vie et contre celle de mon fils? »

Cette attaque directe et terrible émut Walsingham, qui se leva aussitôt, et dit avec la plus grande énergie : « Je prends Dieu à témoin que, comme particulier, je n'ai rien fait qui ne convînt point à un honnête

homme, ni, comme serviteur de ma royale maîtresse, rien qui fût indigne de ma charge. Je me suis prononcé pour la culpabilité, parce que la sûreté de la reine et du royaume m'importe extraordinairement. J'ai recherché avec le plus grand soin toutes les pratiques dirigées contre la reine et contre le royaume, et si Ballard, ce traître, m'eût offert son aide pour y parvenir, je ne l'aurais point repoussée. » Après quelques autres discussions, la séance de la haute cour fut renvoyée au lendemain.

Ce second jour, Marie Stuart ne se défendit point en tout niant, comme elle l'avait fait la veille. Elle déclina de nouveau la juridiction de la cour. Puis elle persista à maintenir son innocence. « J'ai souhaité, dit-elle, qu'il fût pourvu à la sûreté des catholiques, mais je n'ai jamais voulu qu'on y arrivât par le sang et par le meurtre. J'ai préféré le rôle d'Esther à celui de Judith, et j'ai mieux aimé intercéder auprès de Dieu pour le peuple que priver de la vie le dernier du peuple. » Elle reconnut cependant ses lettres originales à Morgan, à Paget, à Mendoza, qui ne pouvaient pas être désavouées, et convint même que ses secrétaires, agissant d'après ses ordres, avaient transmis certaines notes à Babington. Elle s'attacha à établir que ces lettres et ces notes se rapportaient uniquement à sa délivrance et à sa fuite qu'elle devait favoriser, même par l'invasion de l'Angleterre. Mais, lui dirent les hommes de loi d'Élisabeth, vous ne pouviez recourir à de pareils moyens pour vous rendre libre, sans manquer aux lois du royaume dans lequel vous étiez, et sans menacer la vie de la reine. L'invasion du royaume et la mort de la reine sont inséparablement liées, et l'une ne peut pas aller sans l'autre. Par le succès seul de l'invasion, Sa Majesté perdait le royaume et la vie. Si Marie Stuart convint d'être entrée dans ce projet d'attaque contre l'Angleterre, par les dures nécessités où elle avait été réduite, et même d'avoir songé à transférer la succession d'Angleterre au roi d'Espagne, elle continua à désavouer vivement le projet d'attentat contre Élisabeth, rejetant toujours les témoignages de Babington, de Nau et de Curle.

Dans ce nouveau débat, où elle eut encore pour principal adversaire l'incisif Burghley, elle fut noble et touchante. La défense de sa dignité lui inspira les plus éloquents paroles, et le sentiment de sa triste position lui fit souvent verser des larmes. « Avec quelle injustice, dit-elle, procède-t-on contre moi ! Mes lettres ont été triées et détournées de leur véritable sens ; les originaux m'en ont été enlevés. On n'a eu aucun égard à la religion que je professe et au caractère sacré que je porte comme reine. Si mes sentiments personnels, milords, vous sont indifférents, pensez au moins à la majesté royale qui est blessée dans ma personne ; pensez à l'exemple que vous donnez. » Elle en appela ensuite à Dieu et aux princes étrangers contre l'injustice avec laquelle on l'avait traitée, et s'écria : « Je suis entrée dans ce pays en me fiant à l'amitié et aux promesses de

la reine d'Angleterre, » et, ôtant de son doigt une bague qu'elle montra à ses juges : « Voici, milords, dit-elle, le gage d'amour et de protection que j'ai reçu de votre royale maîtresse. Regardez-le bien. C'est en comptant sur lui que je suis venue parmi vous. Mieux que personne, vous pouvez dire comment ce gage a été respecté ! » Elle demanda à être entendue en plein parlement, ou à avoir une entrevue avec Élisabeth, et elle ajouta : « Accusée, je réclame le privilège d'avoir un avocat qui plaide ma cause ; ou reine, je demande que l'on me croie sur la parole d'une reine. »

Mais elle ne parut plus devant les commissaires et ne fut admise ni devant les chambres ni devant la reine. Les commissaires auraient prononcé tout de suite le jugement, sans les ordres secrets d'Élisabeth. Conformément à ce qu'avait écrit cette princesse, dont l'indécision et la lenteur irritèrent l'impatience de Walsingham, les commissaires s'ajournèrent à Westminster, le 25 octobre. La reine du château, comme Burghley appelait ironiquement la pauvre prisonnière, fut laissée à Fotheringay avec son intraitable gardien. Le 25 octobre, les commissaires se réunirent dans la chambre étoilée de Westminster. Ils recommencèrent l'examen de l'affaire, et firent de plus subir en leur présence un nouvel interrogatoire à Nau et à Curle, entendant ainsi à Fotheringay l'accusée sans les témoins, et à Westminster les témoins sans l'accusée.

Dans cette procédure, continuée au mépris des formes, comme elle avait été introduite au mépris du droit, il n'y eut aucune confrontation. Les secrétaires de Marie Stuart confirmèrent de vive voix leurs anciennes dépositions, et le même jour les commissaires prononcèrent unanimement la sentence de condamnation de la malheureuse reine. Cette sentence, signée par tous les commissaires, portait que, depuis le 4^{er} juin de la vingt-septième année du règne d'Élisabeth, diverses trames avaient été ourdies par Anthony Babington et autres, au su de la reine d'Écosse, laquelle, prétendant à la couronne d'Angleterre, avait pris part à ces complots, dont l'objet était le renversement et la mort de la reine leur souveraine. Politiques adroits en même temps que juges impitoyables, les commissaires, dirigés par Burghley, voulant ménager le fils en sacrifiant la mère, déclarèrent que leur sentence ne préjudiciait en rien à l'honneur et aux droits du roi d'Écosse, auquel ils conservèrent la perspective du trône pour le détourner de ses devoirs par ses intérêts.

Quelques jours après, le parlement fut assemblé à Westminster. Il sanctionna la condamnation de la reine d'Écosse, que la vindicative mais prudente Élisabeth n'entendait faire périr que par un acte combiné de la justice et de la volonté nationales. Les lords et les membres des communes, avec un mélange de reconnaissance et de fanatisme, de dévouement et de cruauté, remercièrent la providence de Dieu et la sagesse de la reine d'avoir déjoué la conspiration qui

menaçait la vie de leur excellente et gracieuse souveraine, dans la sûreté de laquelle consistait leur seule félicité, qui aurait ruiné l'heureux état d'un si noble royaume, aurait soumis les vrais serviteurs du Tout-Puissant et l'indépendance de cette belle couronne à la tyrannie romaine, et ils demandèrent que la reine d'Écosse fût enfin punie pour ce détestable complot et pour tous ceux qu'elle avait tramés précédemment. « En négligeant de le faire, disaient-ils à Elisabeth, vous encourriez le déplaisir céleste et vous vous exposeriez aux châtimens de la justice de Dieu, qui nous en a laissés plusieurs sévères exemples dans les Écritures sacrées. »

Elisabeth leur répondit en remerciant avec une reconnaissance profonde la bonté divine de l'avoir miraculeusement préservée de tant de dangers. Elle se montra touchée du dévouement cordial de ses sujets, qui, après vingt-huit années de règne, laissaient éclater plus de bonne volonté envers elle que le jour où elle était montée sur le trône. Elle s'exprima sur l'infortunée dont on lui demandait la mort avec plus de douleur que de haine, et termina son discours en leur disant : « Ne pressez pas mes résolutions; c'est une matière de grande conséquence, et sur de moindres objets j'ai pour coutume de délibérer plus longtemps avant de me décider. Je prierai le Dieu tout-puissant d'éclairer mon esprit et de me faire voir ce qui doit servir au bien de son Église, à la prospérité de mon peuple et à votre propre sûreté. »

Deux jours après, l'esprit agité des pensées les plus incertaines et comme ne pouvant prendre une aussi terrible résolution, elle envoya le lord chancelier à la chambre haute, et l'orateur des communes, Puckering, à la chambre basse, pour les prier l'une et l'autre de chercher s'il n'y aurait pas quelque moyen plus doux de pourvoir à sa propre sûreté en épargnant la vie de la reine d'Écosse. Les deux chambres en délibérèrent de nouveau, et répondirent tout d'une voix, le 18 novembre, que la reine d'Angleterre serait en danger tant que vivrait la reine d'Écosse, parce qu'un repentir de sa part ne saurait être ni espéré ni sincère; parce qu'un emprisonnement plus étroit, avec des promesses écrites et des otages donnés, serait vain aussitôt que la reine d'Angleterre aurait été tuée; parce que son éloignement du royaume amènerait aussitôt une invasion armée de l'Angleterre. A moins donc, dirent les deux chambres à Elisabeth, que la juste sentence portée contre elle ne soit exécutée, la personne de Votre Majesté reste en grand péril, la religion ne peut être longtemps maintenue parmi nous, et l'état florissant de ce royaume est menacé d'une prochaine et désastreuse ruine. En l'épargnant, Votre Majesté n'encourage pas seulement l'audace des ennemis de Dieu, de votre autorité, de votre royaume, elle abat et désespère les cœurs de son peuple affectionné, et provoque la main ainsi que la colère de Dieu. » Après lui avoir cité les plus cruels exemples tirés de l'antiquité,

de la Bible, du moyen âge, le lord chancelier et l'orateur Puckering, en présentant à leur reine, dans le château de Richmond, cette sanguinaire supplique des deux chambres, prièrent le ciel d'incliner son cœur à leurs justes desirs.

C'était là sans doute ce que voulait Elisabeth. Être pressée et paraître contrainte lui convenait d'autant mieux, qu'elle se donnait l'appui de ses sujets, rendus par là ses ardents complices, et qu'elle se déchargeait même sur eux de cette utile cruauté. Elle ne se rendit cependant pas encore, et leur répondit avec une ambiguïté embarrassée. Elle dit qu'elle était plus perplexe qu'elle ne l'avait encore été de sa vie, qu'elle ne savait si elle devait parler ou se taire, qu'elle aurait souhaité sauver ses jours sans sacrifier ceux d'une autre, qu'il lui semblait cruel de frapper une si grande princesse, et de laisser tremper les mains du bourreau dans le sang d'une si proche parente. S'étendant ensuite sur les dangers de sa position, la haine de ses ennemis, les hésitations de son esprit, les troubles de son cœur, elle les renvoya avec ces paroles : « Si j'adhère à votre requête, j'en dis peut-être plus que je n'en pense; et, si je la rejette, je me précipite moi-même dans le péril d'où vous voulez me tirer. Acceptez, je vous prie, mes remerciemens et mes incertitudes, et prenez en bonne part une réponse qui n'en est pas une. »

Malgré les hésitations qu'elle éprouvait en les exagérant, et qui tenaient autant à sa politique qu'à son caractère, Elisabeth envoya à Fotheringay lord Buckhurst et le clerc du conseil Robert Beale pour signifier son arrêt de mort à la royale condamnée. Suivis d'Amias Paulet et de Drue Drury, qui avait été aussi attaché à la garde de Marie, ils annoncèrent, le 10 novembre, à cette princesse, dont le tranquille courage égala l'extrême malheur, que les juges avaient prononcé sa sentence; que les chambres du parlement l'avaient ratifiée; qu'elles en avaient de plus requis l'exécution immédiate et qu'elle eût à se préparer à mourir, sa vie étant incompatible avec celle de leur souveraine et avec le maintien de leur religion. Marie les écouta sans aucun trouble et remercia Dieu de ce qu'elle était regardée comme un instrument propre à rétablir la religion catholique et appelée à verser son sang pour elle. Les envoyés d'Elisabeth lui ayant dit alors qu'elle ne parviendrait jamais à passer pour sainte et pour martyre, étant condamnée à mourir pour avoir comploté le meurtre et la dépossession de la reine d'Angleterre, elle continua à repousser vivement cette accusation. Elle repoussa aussi avec douceur mais avec fermeté l'offre qu'on lui fit d'être assistée par un évêque ou un doyen anglican, et demanda les secours spirituels de son chapelain, dont elle avait été séparée depuis quelque temps.

A dater de ce jour, Paulet, sans respect pour son incomparable infortune, agit envers elle avec une dureté insolente. Il entra dans sa chambre hardiment et lui dit qu'elle ne serait plus traitée comme une

reine, mais comme une femme ordinaire légalement morte, et il ordonna qu'on y abattît le dais surmonté de ses armes. Marie lui montra, au lieu de ses armes, la croix de Jésus-Christ, et lui répondit noblement qu'elle tenait de Dieu la dignité de reine, et qu'elle la rendrait à Dieu seul, avec son âme,

Se croyant près de mourir, et toujours privée de son chapelain, elle écrivit au pape pour lui demander son absolution, sa bénédiction et ses prières. Avec le salut de son âme, elle recommandait à Sixte-Quint les intérêts spirituels de son fils; elle remettait au pontife romain sa propre autorité sur lui, le priait de lui servir de père, et de le ramener à la foi de ses ancêtres; elle exprimait le désir que son fils, sous la direction du pape, du duc de Guise et de Philippe II, se rendît digne d'entrer dans la famille du roi catholique en épousant sa fille. « Voilà, continua-t-elle, le regret de mon cœur et la fin de mes désirs mondains.... Je les présente aux piedz de Votre Sainteté, que très-humblement je bayse. »

Le messenger de confiance qui, après sa mort, devait porter la lettre à Sixte-Quint devait se charger aussi pour Mendoza, pour le duc de Guise et pour l'archevêque de Glasgow, de lettres qui ne purent être remises qu'environ un an après. Dans toutes, la fidèle et courageuse Marie était préoccupée des intérêts de la cause catholique, elle songeait au sort de ses serviteurs désespérés, elle envisageait sa fin avec une résignation chrétienne et héroïque tout à la fois, se séparait de ses amis avec une tendresse touchante. Elle était arrivée à un degré inconnu de douceur et de sérénité. Toujours aussi éloquente, elle l'était sans haine, sans emportement. Son cœur avait rejeté toutes les amertumes de la vie, et sa pensée avait pris la plus religieuse élévation. Elle s'applaudissait de mourir pour la foi catholique. « Je suis contente, disait-elle, de répandre mon sang à la requête des ennemis de l'Église. » Elle annonçait à Mendoza qu'elle restait dans les mêmes sentiments à l'égard du roi son maître, et lui transmettait ses droits, si son fils ne revenait point à la vraie croyance. En lui faisant son dernier adieu, elle le remerciait de l'affection zélée qu'il avait toujours eue pour elle. « Vous recevrez, lui disait-elle, un tocquen (souvenir) de moi, d'un diamant que j'avois cher pour être celui dont le duc de Norfolk m'obligea sa foi, et que j'ai toujours porté; gardez-le pour l'amour de moi. »

Elle envoyait aussi une bague de rubis au duc de Guise, et laissait éclater, dans la lettre qu'elle lui écrivait, avec les effusions de sa tendresse, les élans de sa foi : « Mon bon cousin, lui disait-elle, celui que j'ay le plus cher au monde, je vous dis adieu, estant preste par injuste jugement d'estre mise à mort... bien que jamays bourreau n'ait mis la main en nostre sang, n'en ayez honte, mon amy, car le jugement des hérétiques et des ennemis de l'Église, et qui n'ont nulle juridiction sur moi, royaume libre, est profitable devant Dieu aux enfants de son Église; si je leur adhérais, je n'aurois ce coup.

Tous ceux de nostre maison ont été persécutés par cette secte : témoin vostre père, avec lequel j'espère estre reçue à mercy du juste juge. Et Dieu soit loué de tout, et vous donne la grace de persévérer au service de son Église tant que vous viverez, et jamais ne puisse cest honneur sortir de nostre race que, tant hommes que femmes, soyons prompts de répandre nostre sang pour maintenir la querelle de la foy, tous autres respects mondains mis à port; et quant à moy, je m'estime née, du côté paternel et maternel, pour offrir mon sang en icelle, et je n'ay intention de dégénérer. »

Elle adressa en même temps à Elisabeth ses derniers désirs en ces termes pathétiques : « Madame, je rends grace à Dieu de tout mon cœur, de ce qu'il luy plaist de mettre fin par vos arrests au pèlerinage ennuyeux de ma vie. Je ne demande point qu'elle me soit prolongée, n'ayant eu que trop de temps pour expérimenter ses amertumes. Je supplie seulement Votre Majesté que, puisque je ne dois attendre aucune faveur de quelques ministres zélés qui tiennent les premiers rangs dans l'Estat d'Angleterre, je puisse tenir de vous seule, et non d'autres, les bienfaits qui s'ensuyvent.

» Premièrement je vous demande que, comme il ne m'est pas loisible d'esperer une sépulture en Angleterre selon les solennitez catholiques, pratiquées par les anciens rois vos ancestres et les miens, et que dans l'Écosse on a forcé et violenté les cendres de mes ayeuls, quand mes adversaires seront saoulez de mon sang innocent, mon corps soit porté par mes domestiques en quelque terre sainte pour y estre enterré, et surtout en France, où les os de la reyne ma très-honorée mère reposent, afin que ce pauvre corps, qui n'a jamais eu de repos tant qu'il a esté joint à mon ame, le puisse finalement rencontrer alors qu'il en sera séparé.

» Secondement, je prie Votre Majesté, pour l'appréhension que j'ay de la tyrannie de ceux au pouvoir desquels vous m'avez abandonnée, que je ne sois point suppliciée en quelque lieu caché, mais à la veue de mes domestiques et autres personnes qui puissent rendre tesmoignage de ma foy et obéissance envers la vraie Église, et défendre les restes de ma vie et mes derniers soupirs contre les faux bruits que mes adversaires pourroient faire courir.

» En troisième lieu, je requiers que mes domestiques, qui m'ont servy parmy tant d'ennuys et avec tant de fidélité, se puissent retirer librement où ils voudront et jouyr des petites commoditez que ma pauvreté leur a léguées dans mon testament.

» Je vous prie, Madame, par le sang de Jésus-Christ, par nostre parenté, par la mémoire de Henri septiesme, nostre père commun, et par le titre de reyne que je porte encore jusques à la mort, de ne me point refuser des demandes si raisonnables et de me les assurer par un mot de vostre main; et là dessus je mourray comme j'ay vescu, votre affectionnée sœur et prisonnière. »

Cette admirable lettre, laissée sans réponse, ne par-

vint peut-être point à Élisabeth, qui restait livrée plus que jamais à ses irrésolutions. Elle voulait faire périr Marie et ne l'osait pas. Le monde entier avait été surpris et ému du jugement et de la condamnation d'une reine. De la France et de l'Écosse, où avait régné Marie, où son beau-frère et son fils étaient encore assis sur le trône, où elle avait ses plus proches parents et ses plus ardents amis, des ambassades solennelles avaient été envoyées à Élisabeth pour la conjurer d'épargner sa vie et pour la menacer si elle passait outre.

L'ambassadeur de Henri III, Châteauneuf, était d'abord intervenu en sa faveur, mais vainement. Élisabeth avait fait partir Wolton pour la France, avec des copies certifiées de toutes les pièces, qui, en démontrant la réalité et l'étendue de la conspiration, l'accord de Marie Stuart avec le roi d'Espagne et les ligueurs de la France, étaient les plus propres à convaincre Henri III et à le refroidir. Bien qu'il ne parût pas éloigné d'admettre la culpabilité de sa belle-sœur, ce prince chargea Châteauneuf d'exprimer tout l'intérêt qu'il prenait à elle. Il trouvait dans son emprisonnement prolongé un motif à ses complots et ne reconnaissait à personne le droit de la juger et de la punir. Il chargeait donc Châteauneuf de supplier Élisabeth, en son nom, comme étant son plus parfait ami, et comme y ayant en outre lui-même sa réputation engagée, de manifester sa bonté et sa clémence envers une proche parente.

Lorsqu'il connut la condamnation de Marie Stuart, il envoya en Angleterre Pomponne de Bellièvre pour essayer de la sauver de la mort. Bellièvre arriva à Londres le 1^{er} décembre. L'audience qu'il demanda le lendemain même ne lui fut accordée que le 7. Dans sa longue harangue, Bellièvre, qui accumula tous les exemples de l'histoire et toutes les maximes de la politique pour disposer Élisabeth à se montrer miséricordieuse, lui donna une raison à laquelle elle aurait dû être plus sensible qu'à toute autre. Faisant allusion aux desseins ambitieux et aux désirs secrets de Philippe II, il lui dit : « Que si l'on prétend que vos subjectz catholiques vous sont moins obéissants pour l'appuy qu'ils trouvent à la royne d'Écosse, votre prudence juge trop mieux qu'il ne se faut pas donner grande crainte d'ung si faible appuy; et sur ce je vous diray, Madame, ce qui m'a esté assuré comme véritable par ung personnage d'honneur, qu'un certain ministre d'un prince qui vous peut estre suspect, dit ouvertement qu'il seroit bon pour la grandeur de son maistre que la royne d'Escosse fust desjà perdue, parce qu'il est bien assuré que le party des catholiques anglois se rangeroit entièrement du costé de son maistre. »

Élisabeth ne se montra touchée ni des conseils de clémence, ni des raisons d'intérêt que lui avait présentés Bellièvre. Elle éclata en invectives contre Marie Stuart, et dit à Bellièvre et à Châteauneuf « qu'elle avait été contrainte à la résolution qui avait été prise,

parce qu'il lui était impossible de sauver sa vie et de conserver celle de la reine d'Écosse, et que si, en la conservant, ils savaient un moyen de trouver sûreté pour elle-même, elle leur en aurait grande obligation. » Ce fut la réponse que firent aussi à Bellièvre, quelques jours après, le grand trésorier Burghley, le vice-chambellan Hatton et le secrétaire Walsingham. Ils lui dirent que le salut de l'une était la perte de l'autre.

Bellièvre et Châteauneuf ayant renouvelé leurs prières en faveur de Marie Stuart dans la seconde audience qu'ils reçurent d'Élisabeth, le 15 décembre, cette princesse ne resta pas moins inflexible. Elle se plaignit, avec de grands éclats de voix et très-vivement, de ce que Henri III manquait au traité qu'il avait fait avec elle, en refusant de lui livrer Morgan et Paget, dont elle avait demandé l'extradition. Elle finit en leur disant : « Qu'ils n'avaient pas trouvé, ainsi qu'elle leur avait donné plusieurs jours pour y penser, le moyen de conserver la reine d'Écosse en vie sans qu'elle fût en danger de la sienne; qu'elle ne voulait pas être cruelle contre elle-même, et que le roi leur maître ne devait pas trouver juste qu'elle, qui était innocente, mourût, et que la reine d'Écosse, qui était coupable, fût sauvée. »

Afin de se donner, contre les sollicitations étrangères, l'appui passionné de son peuple, Élisabeth fit publier par les rues de Londres la sentence de condamnation de Marie Stuart. Le comte de Pembroke, le lord maire et les aldermen assistèrent à cette publication, qui se fit au son des cloches et avec les plus ardentes démonstrations. Les cloches sonnèrent pendant vingt-quatre heures à Londres et dans tout le reste du royaume, et des feux de joie furent allumés en signe d'assentiment et d'allégresse. Quand les deux ambassadeurs de Henri III virent ce déchaînement populaire contre la pauvre Marie, ils craignirent qu'on ne la fit périr sans plus attendre. Ils supplièrent sur-le-champ Élisabeth, au nom de leur maître, de surseoir à l'exécution du jugement. Élisabeth leur accorda un délai de douze jours, et ils envoyèrent le vicomte Genlis, fils du secrétaire d'État Brûlard, à Henri III pour l'en prévenir et lui dire que sa faveur et son autorité pouvaient seules sauver maintenant la reine d'Écosse.

Henri III leur écrivit d'employer toutes les persuasions pour ramener Élisabeth à des pensées plus douces; de lui annoncer que, si elle exécutait un jugement aussi rigoureux et aussi extraordinaire, il s'en ressentirait particulièrement, outre l'offense commune qui serait faite par là à tous les autres rois et potentats de la chrétienté; et enfin de lui donner l'assurance qu'il empêcherait de tout son pouvoir qu'elle ne fût exposée désormais à de pareils attentats, et que les parents de sa belle-sœur s'obligeraient au nom de celle-ci, et s'engageraient eux-mêmes sur leur foi et honneur, que ni elle ni autre pour elle n'entreprendrait rien contre la reine d'Angleterre.

Bellièvre se rendit le 6 janvier au château de Green-

wich, où la reine avait passé les fêtes de la Noël. Il la conjura d'accéder aux recommandations de Henri III et d'agréer ses offres; soutenant qu'elle serait bien plus en sûreté par la vie de Marie Stuart que par sa mort: « Le plus grand précepte, dit-il, de bien et heureusement régner est de s'abstenir de sang; un sang amène l'autre; de telles exécutions ont ordinairement des suites. » Afin de mêler aux raisons les menaces et de fortifier l'intérêt par la crainte, il ajouta: « Que si le bon plaisir de Votre Majesté n'étoit point d'avoir égard à de si grandes considérations et aux prières du roi notre maître, il nous a donné charge de vous dire, Madame, qu'il s'en ressentira comme de chose contre l'intérêt commun de tous les roys et qui particulièrement l'aura fort offensé. » Ces dernières paroles courroucèrent Élisabeth; et presque hors d'elle-même: « Monsieur de Bellièvre, dit-elle, avez-vous charge du roy mon frère de me tenir un tel langage? — Ouy, Madame, répondit Bellièvre, j'en ay très-exprès commandement de Sa Majesté. — Avez-vous, répliqua-t-elle, ce pouvoir signé de sa main? — Ouy, Madame, le roy mon maître, vostre bon frère, m'a expressément recommandé et enchargé, par lettres signées de sa propre main, de vous fayre les remonstrances cy-dessus. — Je vous en demande aultant, ajouta-t-elle, signé de la vostre. » Bellièvre lui remit copie de l'ordre qu'il avait reçu et prit congé d'elle sans emporter aucune espérance. Élisabeth se borna à lui dire qu'elle enverrait à Paris un ambassadeur qui y arriverait aussitôt que lui et qui informerait le roi de sa résolution sur les affaires de la reine d'Écosse.

Bellièvre, parti de Londres le 43 janvier, s'embarqua à Douvres le 46, et presque aussitôt Élisabeth adressa à Henri III, qu'elle trouvait trop faible pour être un allié sûr et pour devenir un dangereux ennemi, une lettre remplie de plaintes habilement calculées et des plus altiers reproches. Elle lui demandait s'il croyait agir avec honneur et faire acte d'amitié en cherchant ainsi à rendre une innocente la proie d'une meurtrière. Elle lui disait qu'au lieu de la remercier d'avoir voulu le préserver des attentats de ceux qui finiraient par le perdre, il était assez aveugle pour s'abandonner à leurs conseils et lui faire entendre, par la bouche de M. de Bellièvre, un langage qu'elle ne pouvait pas bien interpréter. « Vous ressentir, ajoutait-elle, de ce que je ne luy sauve la vie est une menace d'ennemy qui, je vous le prometz, ne me fera jamais craindre; au contraire, c'est le plus court chemin pour dépescher la cause de tant de malheurs. » Elle l'invitait à expliquer à son ambassadeur comment elle devait prendre ces mots. « Car, poursuivait-elle, je ne vivray heure que prince quelconque se puisse vanter de tant d'humilité mienne, que je boive, à mon déshonneur, un tel traict. »

Les efforts du roi d'Écosse en faveur de sa mère n'avaient pas été plus efficaces. Lorsque l'envoyé de France, Courcelles, était allé au château de Falkland, où chassait l'insensible Jacques VI, pour le presser d'intervenir

nir auprès d'Élisabeth, il ne l'avait pas trouvé d'abord très-disposé à le faire. Ce jeune prince, dont le lord Hamilton conduisait alors les affaires, dont le pervers maître de Gray dirigeait les sentiments, et qui avait pour ambassadeur à Londres le traître Archibald Douglas, ne visait qu'à se ménager la succession d'Angleterre et à entretenir de bons rapports avec Élisabeth. Il l'avait félicitée de la découverte de la nouvelle conspiration, et, en apprenant la triste position de sa mère, il dit durement qu'elle avait manqué à ses promesses envers la reine d'Angleterre, et qu'il fallait qu'elle bût la boisson qu'elle avait brassée. Courcelles, lord Hamilton et George Douglas, qui était resté fidèlement attaché à Marie Stuart depuis qu'il l'avait tirée du château de Lochleven, lui représentèrent, d'abord vainement, le tort qu'il se ferait s'il laissait juger et condamner sa mère.

Jacques VI, qu'Élisabeth avait instruit, par l'envoi de Robert Beale, de tout ce que Marie Stuart avait tramé à ses dépens avec Claude Hamilton et le roi d'Espagne, répondit que sa mère n'avait pas pour lui plus de bonne volonté que pour la reine d'Angleterre; qu'elle avait songé à le réduire à la seigneurie de Darnley, à mettre un régent en Écosse, et à le priver du royaume; qu'il était assuré que la reine d'Angleterre n'attenterait pas à sa personne sans le lui faire savoir, et que sa mère ne devait plus se mêler d'autre chose, désormais, que de prier Dieu. Il refusa d'envoyer quelqu'un à Londres, ou d'y écrire, pour intercéder en sa faveur. Il est vrai qu'il ne la croyait point en péril. La noblesse écossaise était indignée, et, plutôt que de souffrir les traitements dont Élisabeth menaçait leur ancienne reine en affectant ainsi une supériorité insultante pour leur pays, Angus, Claude Hamilton, Huntly, Bothwell, Herries et les principaux barons déclarèrent qu'ils aimaient mieux prendre les armes et risquer la guerre.

(La fin au prochain numéro.)

EXPOSITION DE FLEURS.

La Société d'horticulture de la Seine a ouvert son exposition du printemps. C'est sous une vaste tente élevée dans le carré Ledoyen, et à laquelle sert d'avenue une belle collection de magnolias grandiflora, envoyés d'Angers par M. A. Leroy, que cette exposition a lieu.

Pour la première fois, la société a eu le bon esprit de limiter le nombre de plantes de chaque concours, et tous les horticulteurs, sans exception, se sont scrupuleusement conformés à ces limites.

puleusement renfermés dans les termes du programme.

Ici, sans doute, pas de masses énormes de mêmes plantes, qui parfois donnaient aux expositions l'apparence d'un marché aux fleurs bien fourni; mais aussi quel magnifique choix! Si chaque lot de rhododendrons a été limité à vingt, ceux des azalées à vingt-cinq ou trente, ceux des cinéraires, des verveines, des calcéolaires, etc., à cinquante, l'assortiment, la beauté, l'ampleur et la richesse des plantes compensent bien au delà le nombre des fleurs retranchées, et tout l'espace compris sous l'immense tente est bien suffisamment garni.

La Société a accumulé toutes les richesses, toutes les merveilles végétales qu'elle a su conserver dans ses serres : les *cinéraires* à feuilles découpées, à fleurs bleues, blanches, roses, panachées, quelquefois d'un éclat métallique; les *calcéolaires*, dont le nom latin indique la forme, *calceolus* (petit sabot), fleurs charmantes, originaires de l'Amérique méridionale, de couleurs aussi variées que les cinéraires, mais le plus souvent d'un jaune plus ou moins vif, parfois mordoré et piqueté; les *pélargoniums* ou *géraniums*, beau genre qui a fourni au règne végétal peut-être le plus grand nombre de variétés, qui sont en ce moment dans tout leur éclat, parce que c'est depuis septembre jusqu'à la fin de mai qu'on les cultive d'ordinaire en serre tempérée, pour les obtenir à cette époque dans toute leur splendeur.

Une des magnificences de cette exposition se trouve dans le contraste des *azalées de l'Inde*, toutes de serre, à feuilles persistantes, et des *azalées rustiques*, de pleine terre, originaires du Caucase. Celles-ci ont les fleurs plus petites généralement, présentent un fond blanc maculé de rouge ou de pourpre, et un coloris éclatant; celles-là ont leurs fleurs plus grandes, de couleurs variées, allant du blanc pur au rouge feu, panachées à l'infini, mais d'un coloris plus tendre et moins tranché.

Les collections de rosiers, de rhododendrons, de pivoines arborées et herbacées, de verveines, de pensées sont magnifiques; les lots de fruits conservés, forcés et primeurs sont fort remarquables. Mais la merveille de l'exposition est, sans contredit, le groupe d'*orchioles exotiques*, tant *épiphytes* que terrestres, exposées par un amateur. Là se trouvent des *onéidiums* à tiges flexibles et pendantes, d'une grâce indicible; des *cattleyas* des couleurs les plus suaves; des *stanhopéas* et autres plantes pareilles de l'Amérique méridionale, de formes bizarres et charmantes.

Un horticulteur a eu l'idée d'exposer un de nos orchis indigènes, le *militaris*; c'est une imitation d'un pas fait dans cette voie par un exposant de la Société impériale, il y a un mois. Mais il ne fallait pas s'en tenir là : nos campagnes des environs de Paris sont pleines d'orchidées semblables, complètement ignorées des Parisiens. Moins brillantes peut-être, moins volumineuses que les *exotiques*, elles sont plus curieuses

par leurs formes, représentent, à s'y méprendre, tantôt des mouches, tantôt des abeilles, tantôt des araignées et une foule d'autres insectes. C'est à merveille que de nous faire connaître les richesses végétales étrangères, mais ne dédaignons pas celles que nous avons sous la main, sans doute; mais nous y reviendrons en rendant compte des récompenses accordées par le jury, qui n'a point encore prononcé son verdict.

L'Angleterre elle-même nous a envoyé deux heriers saponica et bealii, deux jolis arbustes de pleine terre, et un hydrangea sinensis, magnifique fleur n'ayant jamais été exposée, et qu'en Angleterre même on n'avait pas encore vu en fleur.

Enfin, sur un pont rustique, élevé au fond de la tente, sont exposés les produits de l'Algérie envoyés par le ministère de la guerre.

Comme d'habitude, cette exposition renferme tout ce que l'art industriel produit pour l'embellissement des jardins.

REVUE MUSICALE.

Les concerts ont cessé de retentir sous la voûte de la salle Herz. — La dernière représentation aux Italiens nous a fait assister une dernière fois à la folie de *la Lucia*, le lendemain des adieux de madame Alboni dans la folie moins touchante de *Nina*. — Et nous avons applaudi une dernière fois madame Cabel dans le joli opéra de *la Promise*, qu'elle a chanté lundi à son bénéfice et pour ses adieux. Elle est attendue avec impatience à Bordeaux, où elle chantera au grand congrès, en compagnie de Depassis et de Montaubry, ce charmant ténor d'opéra-comique, le premier sans contredit, et que toute la France a applaudi, excepté Paris. — Le rôle de *la Promise* est extrêmement favorable à la voix de madame Cabel, et à part la chanson à boire, qu'elle dit avec un peu d'effort quoique à la satisfaction générale d'un public qui veut être étonné, — elle pourra chanter le mélodieux opéra de Clapisson pendant toute sa tournée départementale et pendant tout l'hiver prochain, sans trop se fatiguer et sans faire craindre d'y laisser cette voix si vibrante et si métallique qui nous ravit aujourd'hui. — On dit que *l'Étoile du Nord* va bientôt s'éclipser momentanément du brillant horizon de l'Opéra-Comique pour reparaitre en automne avec un redoublement de succès. En effet, les vaillants artistes qui ont créé les rôles de l'opéra de Meyerbeer, et qui l'ont chanté près de quarante fois en trois mois, méritent un peu de repos, et, à moins de leur enlever jusqu'au dernier souffle, les auteurs et le directeur doivent se décider à interrompre ce succès prodigieux au milieu de sa carrière.

Les chefs-d'œuvre de Meyerbeer ne perdent rien d'ailleurs à être interrompus et à être repris; le public a le temps de se familiariser avec les mélodies trop neuves pour être saisies tout d'abord et d'approfondir, par la lecture de la partition, d'analyser la poésie, la couleur, l'ensemble grandiose de l'œuvre immortelle. La vente par milliers de la partition me prouve que je ne suis pas seul de cette opinion et nous garantit un redoublement de succès pour l'hiver prochain. Comme morceau de piano sur les principaux motifs de *l'Étoile*, je vous recommanderai la grande fantaisie de Ch. Voss et la valse brillante de Burgmüller; comme danse, la jolie varsoviana arrangée par Michel. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que la maison Brandus est le propriétaire fortuné de cette nouvelle mine d'or. — Si M. Perrin avait voulu prolonger pendant tout l'été les représentations de *l'Étoile*, il aurait fallu confier le rôle de Bataille à Faure, et celui de mademoiselle Duprez à madame Cabel; mais celle-ci est engagée pour un an au Théâtre-Lyrique, et je ne vois personne qui puisse remplacer la charmante Catherine, si distinguée en cantinière et si touchante en fiancée de Pierre le Grand. Pour ces rôles de fantaisie, il faut de la distinction native et des manières de grande dame, et peu de cantatrices, malgré de belles voix et une supériorité de force et de verve, auraient pu, comme Caroline Duprez, donner à *l'Étoile du Nord* cette teinte rêveuse et mélancolique qui nous charme. Si elle avait eu à créer *la Fille du régiment*, ce charmant opéra de Donizetti n'aurait pas essuyé un demi-échec à sa première apparition, et n'aurait pas eu besoin des triomphes de Jenny Lind en Allemagne et du merveilleux talent de madame Sontag à la salle Ventadour pour revenir à son point de départ, grâce encore à mademoiselle Duprez. Car les autres cantatrices qui s'y sont essayées, y compris la nouvelle débutante, mademoiselle Rey, ne se souviennent pas assez que Marie est la fille d'une marquise, et surtout qu'en musique la distinction est de rigueur.

Regardez Roger, par exemple, et écoutez-le; chaque note est de bon ton (soit dit sans calembour), — tous les gestes et tout le jeu de la physionomie révèlent l'homme distingué, et tous ses rôles sont autant de personnages de bonne compagnie. L'avez-vous entendu, mesdames, dans *la Reine de Chypre*? Sinon, hâtez-vous, car il va partir recueillir en Allemagne d'un public plus juste et plus enthousiaste les applaudissements dont celui de Paris laisse toute la fatigue aux chevaliers du lustre. Hâtez-vous, si vous voulez être vivement émus à cette délicieuse romance du premier acte et à l'andanté si connu du duo du troisième. Ce duo « triste exilé » n'a jamais été chanté d'une manière aussi magistrale. Bonneheé, dont je vous ai annoncé le premier le grand succès dans *la Vestale*, vient d'en obtenir un plus grand encore dans le chevaleresque époux de la reine de Chypre. Celle-ci est dignement représentée par madame Tedesco, dont la majestueuse beauté et la

superbe voix ne demanderaient qu'un peu plus d'animation pour être incomparables. — On annonce la reprise du *Philtre* d'Auber, qui composera avec le nouveau ballet que l'on prépare pour Fanny Cerrito un spectacle des plus attrayants. Les répétitions de l'opéra de Gounod avancent aussi, mais je désire pour lui que sa *Nonne sanglante* n'apparaisse qu'au commencement de la saison prochaine; rien de triste pour un auteur et de dangereux pour une œuvre de grande dimension comme de faire son apparition pendant la morte-saison.

M. le colonel Ragani, après sa première année de direction du Théâtre-Italien, déclare persévérer dans son entreprise; je ne sais s'il a récolté plus de bénéfices que de bravos, je l'espère pour lui et pour l'avenir de cette grande école de chant. Cependant madame Alboni coûtait son pesant d'or, ce qui n'est pas peu dire; et Mario et Tamburini avaient des appointements de ministres. L'artiste qui a eu le plus de succès dans le courant de la saison est madame Frezzolini. Il a fallu un peu de temps, comme toujours aux Italiens, pour qu'on reconnût en elle une artiste de premier ordre: le public parisien n'aime pas les réputations toutes faites; son esprit d'opposition, jusque dans les arts, aime à casser le jugement du reste de l'Europe, et je suis persuadé que si Formes, la basse la plus merveilleuse, et Famberlick, le premier ténor vivant, venaient à l'Opéra chanter *Robert* ou *les Huguenots*, le public resterait froid et sévère, et ferait des comparaisons défavorables.

Le public des concerts est tout autre: meilleur connaisseur, il est moins exclusif. Aussi n'a-t-on comparé Schulhoff ni à Liszt, ni à Thalberg, ni à Chopin, on l'a applaudi, rappelé et fêté pour lui-même et comme pianiste-compositeur de premier ordre. Sa belle sonate a été écoutée chaque fois avec un redoublement d'admiration. Les morceaux de genre qui ont eu le plus de succès et qu'on a fait répéter à chaque concert sont la *Chanson à boire*, le *Chant du pêcheur* et la *Grande valse* (la seconde, je crois); la mazurka, *Souvenir de Varsovie*, célèbre par madame de Lagrange qui l'intercale dans *le Barbier*, a été redemandée à la fin des trois concerts, comme on demandait toujours à Liszt le *Roi des Aulnes* et à Thalberg la prière de Moïse. Mais je préfère de beaucoup à cette mazurka (qui gagne à être chantée par madame de Lagrange) — le *Chant du berger*, un vrai diamant de mélodie.

A. V. RECUM.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.